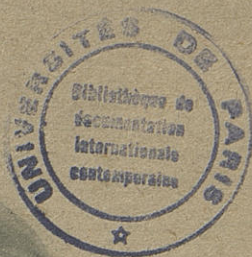


Faï vu...



GÉNÉRAL PÉTAÏN

ENSEURS
RDUN
1870



GÉNÉRAL DE CASTELNAU

Le monument élevé par la ville de Verdun à ses défenseurs de 70. — Dans le socle, les portraits des généraux Pétain et de Castelnau, les chefs de la bataille actuelle qui gardera Verdun à la France.

Pop. 47

Numéro spécial : LA BATAILLE DE VERDUN

J'ai vu...



La lutte à coups de boules de neige dans les rues de Paris.



Avenue du Bois.



Touchés !



Avenue des Champs-Élysées.

" PARIS TREMBLAIT LE 24 FÉVRIER, JOUR DE L'ATTAQUE DE DOUAUMONT "

(Les journaux allemands.)

La Presse allemande a insisté à plusieurs reprises sur la véritable terreur à laquelle Paris fut, paraît-il, en proie au jour de la plus violente attaque sur Verdun, le 24 février. Les photographies ci-contre, prises pendant cette même journée, sont un témoignage un peu inattendu peut-être, mais nécessaire, du

calme avec lequel ceux de l'arrière, les civils, femmes et adolescents des dernières classes qui entreront dans la " carrière ", accueillirent le déclenchement de la fameuse offensive allemande. Elles démontrent la confiance aveugle de la population dans son armée, dans ses chefs, dans son front inviolable.



PENDANT LA BATAILLE DE VERDUN : PRÈS DU VILLAGE DE S... DANS LA TRANCHÉE, SOUS LA NEIGE, EN ATTENDANT LE " GARDE A VOUS! "

Ceux-ci sont les soldats du ^e corps que l'on tenait en réserve pour le fameux " coup de chien ". Immobiles, sans souci de la mitraille qui passait dans un bruit d'enfer, ils restèrent vingt-quatre heures sous la neige. Puis, au coup de clairon, à peine perceptible dans le tumulte des canons, ils se dressèrent et

partirent d'abord en rampant, puis debout pour la charge... Ces fameux régiments du Brandebourg, qu'ils rencontrèrent dans leur élan, furent culbutés. « Il faut compter avec le courage inouï dont les troupes françaises font preuve. » Voilà ce qu'écrivent d'eux les Allemands dans la *Gazette de Voss*.



Le fameux ravin d'Houdremont.



Fresnes-en-Woëvre où eut lieu l'attaque par l'Est.



CARTE DES ATTAQUES ALLEMANDES SUR VERDUN (23 février-4 mars 1916)

(Note). — Les flèches indiquent la ligne principale de l'armée allemande. Les endroits où ont été livrées les batailles les plus désespérées et où les pertes allemandes furent énormes sont indiqués par les croix (+). Comme on peut le voir sur cette carte arrêtée au

treizième jour de la bataille qui continue, l'attaque allemande s'est d'abord produite par le Nord, où elle se cristallisa, puis se continua par l'Est dans la direction générale Metz-Verdun. Il est probable qu'une nouvelle attaque se produira sur le Sud, du côté de Saint-Mihiel.

L'actualité nous oblige à ajourner au prochain numéro la suite de nos séries : **La Guerre sous-marine** par A. Rousseau et **Les Grands Chefs allemands** par Georges Prade.



LES SOLDATS DE LA MEUSE

“ Reprendre Douaumont et tenir coûte que coûte. Se faire tuer mais ne pas reculer ! ” Telles furent les paroles que le général qui commande Verdun adressa à ses soldats. De même qu'aux heures tragiques de la Marne, nos admirables légions

se lancèrent dans la mêlée. Leur élan fut si fort qu'elles dépassèrent la position. Et quand le résultat de cette poussée héroïque fut connu de l'armée, de toutes les poitrines s'échappa le cri de “ Vive la France ! ” saluant le triomphe des vainqueurs.



**LA BATAILLE DE VERDUN : LE 24^e RÉGIMENT
DE BRANDEBOURG A L'ASSAUT DU DOUAUMONT**

Le 23 février, à 8 heures du matin, après une nuit d'effroyable bombardement, les canons allemands qui foudroyaient le fort de Douaumont se turent, tous à la fois. Aussitôt, par toutes les trouées, par tous les ravins qui mènent vers le fort, des fantassins allemands, surtout des Brandebourgeois, bondirent

en énormes vagues, et montèrent à l'assaut de la position. Soudain nos batteries, jusque-là silencieuses, tonnent en chœur : elles massacrent sans arrêt les masses qui s'avancent ; les cadavres par monceaux s'entassent, et des ruisseaux rouges serpentent dans la neige au milieu des morts et des mourants.



**A L'ATTAQUE DE VERDUN : UN RÉGIMENT DE BRAN-
DEBOURG CERNE DANS LE FORT DE DOUAUMONT**

En dépit des pertes effroyables qu'il subit pendant l'assaut, le 24^e régiment du Brandebourg finit par atteindre et occuper le fort de Douaumont qui n'était plus qu'un amas de terre bouleversée. Aussitôt le commandant du ...^e corps de l'armée de choc, qui se tenait en réserve en arrière des positions bom-

bardées, donna l'ordre d'attaquer. Dans une ruée irrésistible nos troupes s'avancent, refoulent et massacrent tout ce qu'elles trouvent devant elles. Le fort de Douaumont est dépassé. Les Brandebourgeois, accrochés aux abris du fort, finissent par être encerclés et coupés de leurs lignes de communication.



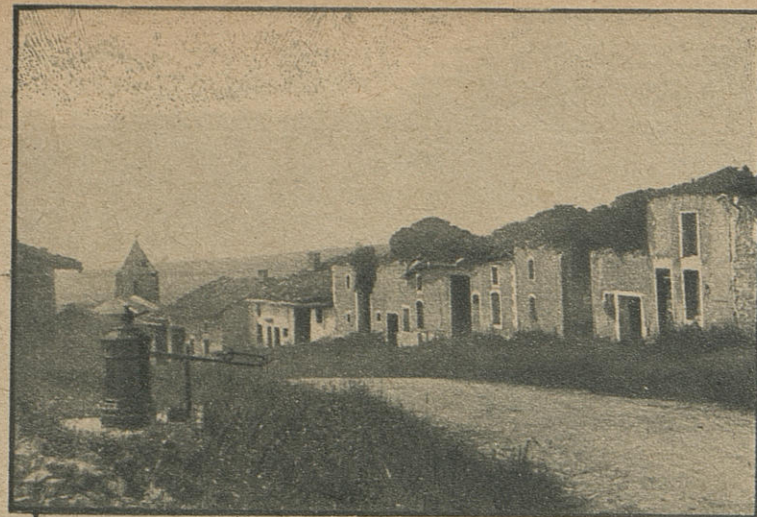
UNE PHASE TRAGIQUE DE LA LUTTE AUTOUR DE VERDUN : " LE COUP DU BOIS DES CAURES "

C'est au nord de Verdun, un peu au-dessus de Beaumont, que se trouve ce bois dont les Allemands voulaient à tout prix s'assurer la conquête. Dans la journée du vendredi 24 février, nos troupes dé-

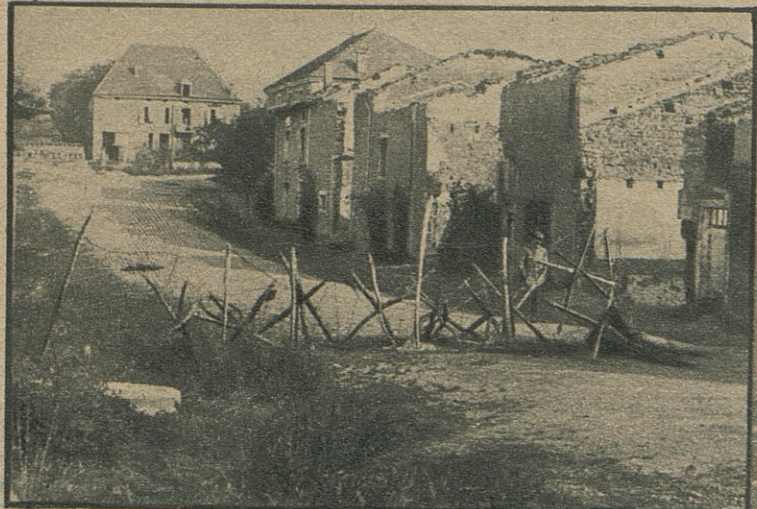
bordées se rendirent compte qu'elles ne pouvaient plus s'y maintenir. Cette éventualité avait été prévue par le commandement : nos derniers soldats quittèrent la place, après le simulacre d'une vive défense,

tandis que les Allemands — ils étaient plus d'une division — s'avançaient en poussant des hurrahs de triomphe. Dès qu'ils furent installés, un officier du génie posté quelque part, à l'entrée de Beaumont,

appuya sur un bouton. On entendit un fracas formidable : c'était le bois des Caures, miné par les nôtres, qui venait de sauter tout entier avec ses arbres, ses ravins, et... la division allemande.



La grande rue d'Hautmont.



Une barricade à l'entrée d'Ornes.



Un cantonnement à Bras.



Les gaz allemands autour de Verdun.



La porte de la Chaussée, à Verdun, que



les obus allemands ont détruite.



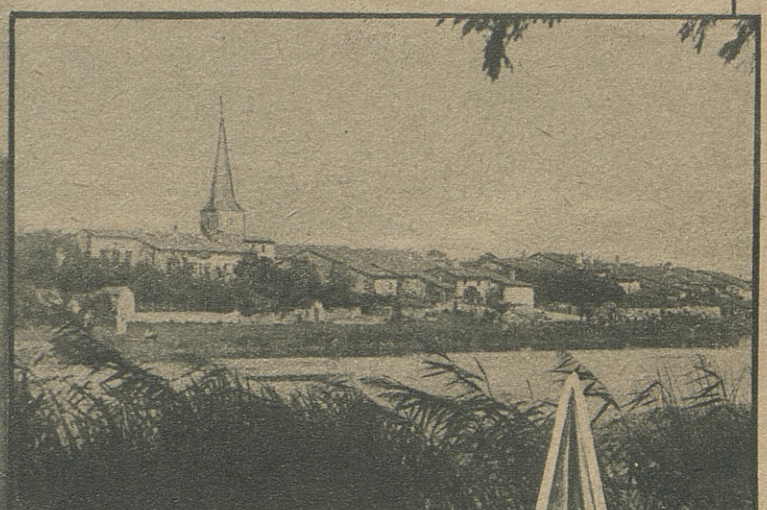
La campagne inondée par la Meuse. L'église de



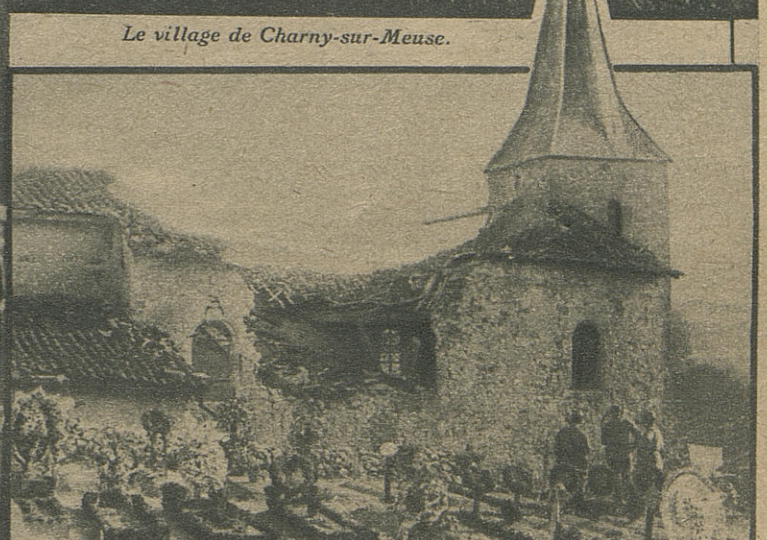
Brabant. Bezonvaux avant le bombardement.



Dans les ruines de Maucourt.



Le village de Charny-sur-Meuse.



La petite église de Samogneux.



Les tombes de nos soldats près d'Herbebois.

SUR LES CHAMPS DE BATAILLE DE VERDUN : AU MILIEU

Herbebois, Hautmont, Bezonvaux, Ornes, Samogneux, Douaumont! Ces noms, inconnus hier, sont désormais historiques. Les communiqués officiels nous ont dit les luttes épiques qui s'y livrèrent

pour la possession de Verdun. C'est de la colline d'Ornes que Guillaume II a suivi les assauts de ses régiments d'élite qu'il envoyait à la mort dans l'espoir que leurs cadavres entassés lui permettrait de

DES RUINES DES VILLAGES HÉROÏQUES DE LA MEUSE

faire son entrée triomphale dans l'héroïque cité. Malgré la Meuse débordée, nos soldats ont su s'opposer à la violence de l'ennemi avec une fermeté égale. Et bientôt, sous leur irrésistible poussée,

tous ces villages seront complètement délivrés et renaîtront revivifiés par le sang généreux des Français tombés glorieusement dans cette bataille, la plus formidable que l'Histoire ait jamais vue.

UN HÉROS DE VINGT ANS : L'AVIATEUR GUYNEMER¹ (Suite)

Par Jacques MORTANE

Tout à coup, Guynemer voit le pilote ennemi s'effondrer dans le fuselage de son appareil : il a été tué. L'observateur se rend compte de sa fin prochaine, lève les bras au ciel dans un geste de désespoir, et l'avion tombe à pic, prend feu, va s'abîmer dans ses lignes, ensevelissant ses deux passagers.

La médaille militaire était la juste récompense accordée aux deux jeunes gens pour leur grand succès.

On ne peut, hélas ! être aussi heureux à chaque essai, mais parfois les incidents viennent rendre la besogne du chasseur particulièrement pénible et dangereuse. C'est ainsi que, le 30 septembre, Guynemer sur monoplace, ayant été pris en chasse par un Fokker, ne put riposter par suite de l'enrayage de sa mitrailleuse. L'Allemand, à moins de 50 mètres, tira plus de 200 balles, ne causant comme seul et unique dommage que la crevaison d'un pneumatique du train d'atterrissage. Il aurait pu rectifier son tir et devenir plus adroit. Jugeant la difficulté de la situation, le Français avisa une mer de nuages et aussitôt piqua à plein moteur pour aller s'y dissimuler. Elle était à 500 mètres au-dessous de lui. Le Fokker ne put descendre aussi vite ; quand il arriva devant l'étendue cotonneuse, il se mit à évoluer autour, attendant sa proie. Guynemer resta caché pendant plus de dix minutes, lassant la patience de son rival : il reparut enfin en cabrant, sortit sur une aile, mais parvint à se rétablir et à rentrer sans être autrement inquiété.

LES DÉMÊLÉS AVEC UNE MITRAILLEUSE

Une autre fois, notre héros eut des démêlés avec sa mitrailleuse. C'était en novembre, au-dessus de Rozières-en-Santerre. Un L. V. G. de 150 chevaux à tourelle, armé d'une redoutable *Para Bellum*, se préparait à venir opérer sur notre territoire. Le Français l'atteint, le dépasse, vire sur une aile au-dessous et se place de face. Il cale sa direction entre ses jambes et appuie sur la gâchette. Rien ne répond. Aucune balle ne part. Enrayage ? Non, l'arme est gelée. Malheureusement ce n'est qu'après que le pilote se rendit compte de la cause de la panne, sans quoi, en appuyant sur le percuteur, l'huile gelée aurait cessé de faire résistance. Dans l'ignorance du remède, Guynemer est obligé de décliner la lutte et de chercher avant tout à se mettre en dehors de la zone dangereuse. Il refait un virage et glisse au-dessous de l'ennemi, exactement comme un tiroir dans ses rainures. Il se place à deux mètres seulement au-dessous de la nacelle de son adversaire ainsi désarmé et s'attendait sans cesse à recevoir un projectile qui l'enverrait s'écraser sur le sol qu'il survole à 3 200 mètres. Il est en effet à remarquer que tous les combats livrés par Guynemer — il y en a plus de vingt, — se sont déroulés à cette hauteur.

L'avion français est un peu plus rapide que le L. V. G. Il faut donc régler les gaz pour ne pas dépasser celui-ci et se mettre dans son champ de tir. Guynemer cherche à réparer sa mitrailleuse ; il ne peut y parvenir. Il ne cesse de dériver : il a l'ennemi à sa merci et ne possède même pas un revolver pour l'abattre. Le Boche, qui au moment du dernier virage l'avait mis en



Un émule de Guynemer : l'aviateur Navarre qui vient d'abattre son cinquième aéroplane allemand.

joue sans avoir le temps de tirer, n'ose pas faire la moindre manœuvre pour tourner ou piquer dans la crainte d'accrocher le petit biplan. A un moment, ayant lâché ses commandes pour travailler à son arme, le Français en levant les yeux s'aperçoit juste à temps qu'il va heurter l'Allemand. Vite un grand coup de palonnier à droite pour éviter le télescopage et, dans le virage qui s'ensuit, l'aile gauche de l'avion de Guynemer accroche l'aile droite de l'adversaire. Par miracle, un simple morceau de toile est arraché à chaque avion. Les deux appareils glissent sur l'aile, semblent sur le point de tomber à pic, mais se rétablissent à temps. L'ennemi, heureux de s'en tirer à si bon compte, n'insiste pas et s'enfuit pour aller chez lui se remettre de son émotion.

QUATRE COMBATS... QUATRE VICTOIRES

Nous arrivons alors à la période la plus glorieuse de la carrière de Guynemer, la plus fantastique de l'aviation de combat : le jeune virtuose de vingt ans réussit à abattre chaque fois un avion ennemi les 5, 8 et 14 décembre 1915.

Depuis une heure et demie, le 5, Guynemer était en sentinelle aérienne au-dessus de la forêt d'Ourscamp et suivait attentivement les ruses qu'employait un Aviatik pour passer et venir sur notre territoire en trompant la surveillance de notre héros. L'Allemand faisait des tentatives continues, mais dès que le petit biplan faisait mine de se diriger vers lui, il rebroussait chemin en hâte. Guynemer, désireux jouer au plus fin, feignait à un moment de ne plus s'occuper de lui. L'Aviatik en profitait pour s'élaner ; aussitôt, le Français volait dans son sillage et au bout de quelques minutes était auprès de lui. Le duel commençait : l'Allemand tirait deux balles seulement et Guynemer ripostait par un rouleau de 47 cartouches. Il n'en fallait pas plus : l'Aviatik se mettait aussitôt en vrille et tombait à pic sur un petit bois où il allait s'écraser. Au cours de la chute, à 200 mètres à peine au-dessous du vainqueur de l'appareil livré à lui-même, l'un des passagers était projeté en dehors au

cours d'un rétablissement brusque et notre représentant assistait, profondément ému, à cette fin tragique.

Le 8, Guynemer se préparait à rentrer après une ronde et amorçait déjà sa descente en spirale, lorsque dans le lointain apparaissait un avion se dirigeant sur nos lignes. Vite, malgré le peu d'essence qui restait dans son réservoir, le Français câbra et reprenait de la hauteur. Il attendait l'ennemi en se dissimulant à travers les nuages ; il assistait aux manœuvres de celui-ci qui volait en zigzags afin de voir s'il n'avait rien à redouter. Trente minutes après, l'Allemand passait : Guynemer piquait, s'approchait par derrière à moins de 20 mètres, envoyait une salve de 47 coups et jugeait au même instant de l'effet de son tir. Le Boche se retournait immédiatement dans une boucle affreuse et son appareil prenait feu. Le mouvement était si soudain que le Français avait à peine le temps d'en suivre les diverses phases. Dans ce retournement, l'observateur était jeté dans le vide d'une hauteur de 3 200 mètres et allait s'écraser dans un bois à Brus. A 1 500 mètres d'altitude, c'était le tour du pilote dont la ceinture consumée par les flammes ne retenait plus le corps. Il tombait à 3 kilomètres de son camarade. Et l'aéroplane planait encore quelques instants pour aller finalement s'effondrer à 100 mètres de l'autre côté des lignes. Les soldats allemands sortaient de leurs tranchées pour aller auprès de l'avion qui avait explosé avec ses bombes en touchant le sol. Notre artillerie le prenait sous son feu et détruisait une maison où ils allaient se réfugier. Tous étaient enfouis sous les décombres.

Guynemer, ce jour-là, avait remporté un beau succès et en avait provoqué un autre non moins important.

Le 14 décembre, notre héros escortait une escadrille qui était allée bombarder le terrain d'aviation d'Hervilly. Au retour, un Fokker qui avait eu l'audace d'attaquer un Voisin avait commencé par essayer le feu de la mitrailleuse de celui-ci : l'un des passagers atteint s'était renversé en arrière et effondré dans la nacelle. Au même instant, un adjudant pilotant un biplan de chasse approchait, tirait à son tour et coupait la retraite de l'Allemand. Enfin, Guynemer vint : il trouve le Boche cerné, désarmé, affolé. Il lui donne le coup de grâce, le mitraillant à bout portant au moment où il passe sous lui. Il le voit tomber en vrille, touché à mort.

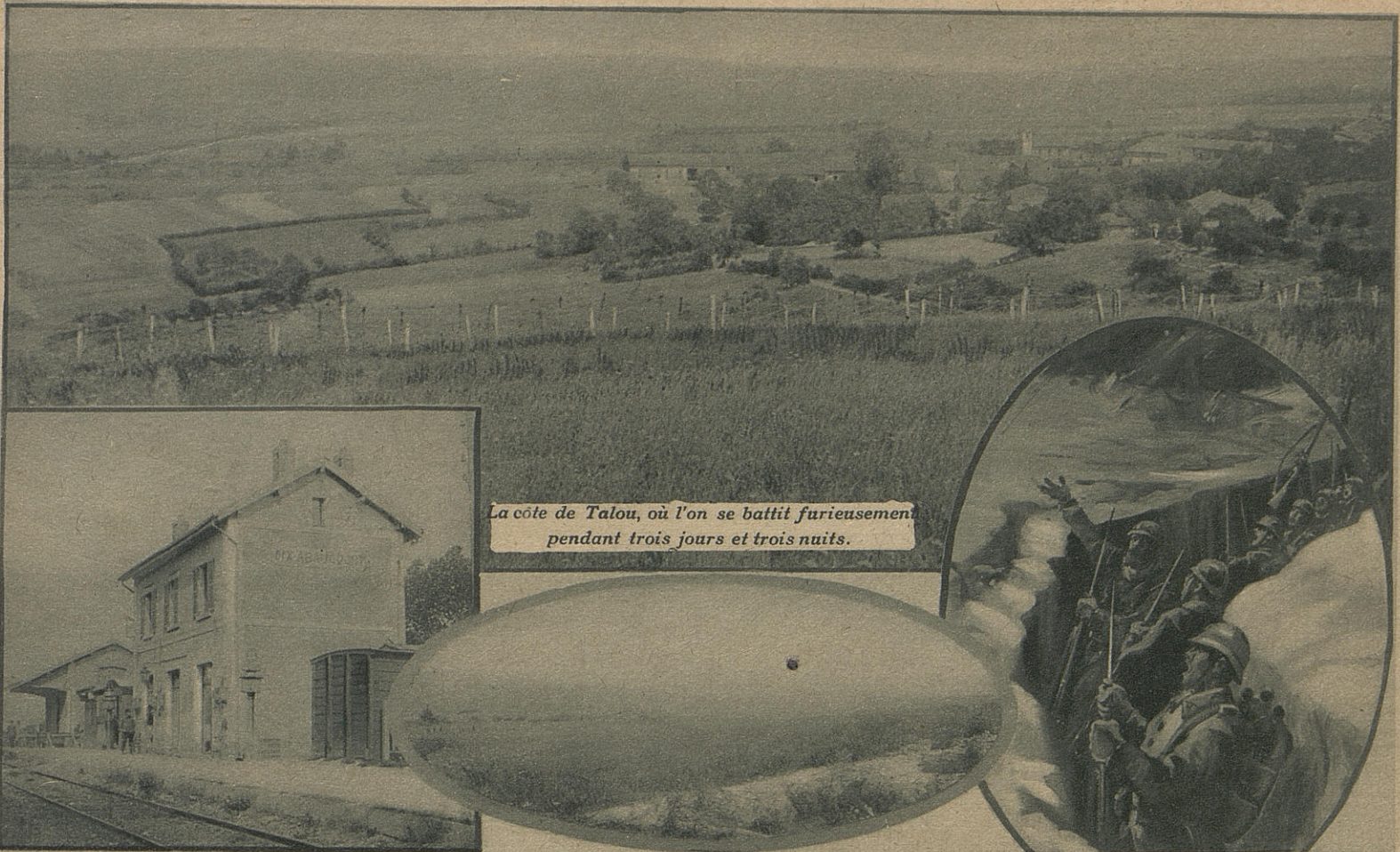
LE DERNIER EXPLOIT

Aussitôt après, il avise un autre Fokker, semblable au type 14 mètres Morane-Saulnier, avec tir dans l'hélice et muni d'un 100 chevaux rotatif monosoupape. Les deux avions, séparés de moins de dix mètres, tournent l'un autour de l'autre en dépassant la verticale et tirant sans répit. Une collision fatale est sur le point de se produire. Pour l'éviter, Guynemer saute littéralement par-dessus son adversaire, lui effleurant presque la tête avec ses roues. Le Boche n'insiste pas et s'enfuit aussitôt, heureux d'échapper. Le Français avait son appareil atteint en maints endroits et rentrait avec des balles dans la plupart des organes.

(A suivre.)

Jacques MORTANE.

(1) Voir le commencement de l'article dans le n° 67.



La côte de Talou, où l'on se battit furieusement pendant trois jours et trois nuits.

La gare d'Eix-Abaucourt trois fois prise et reprise.

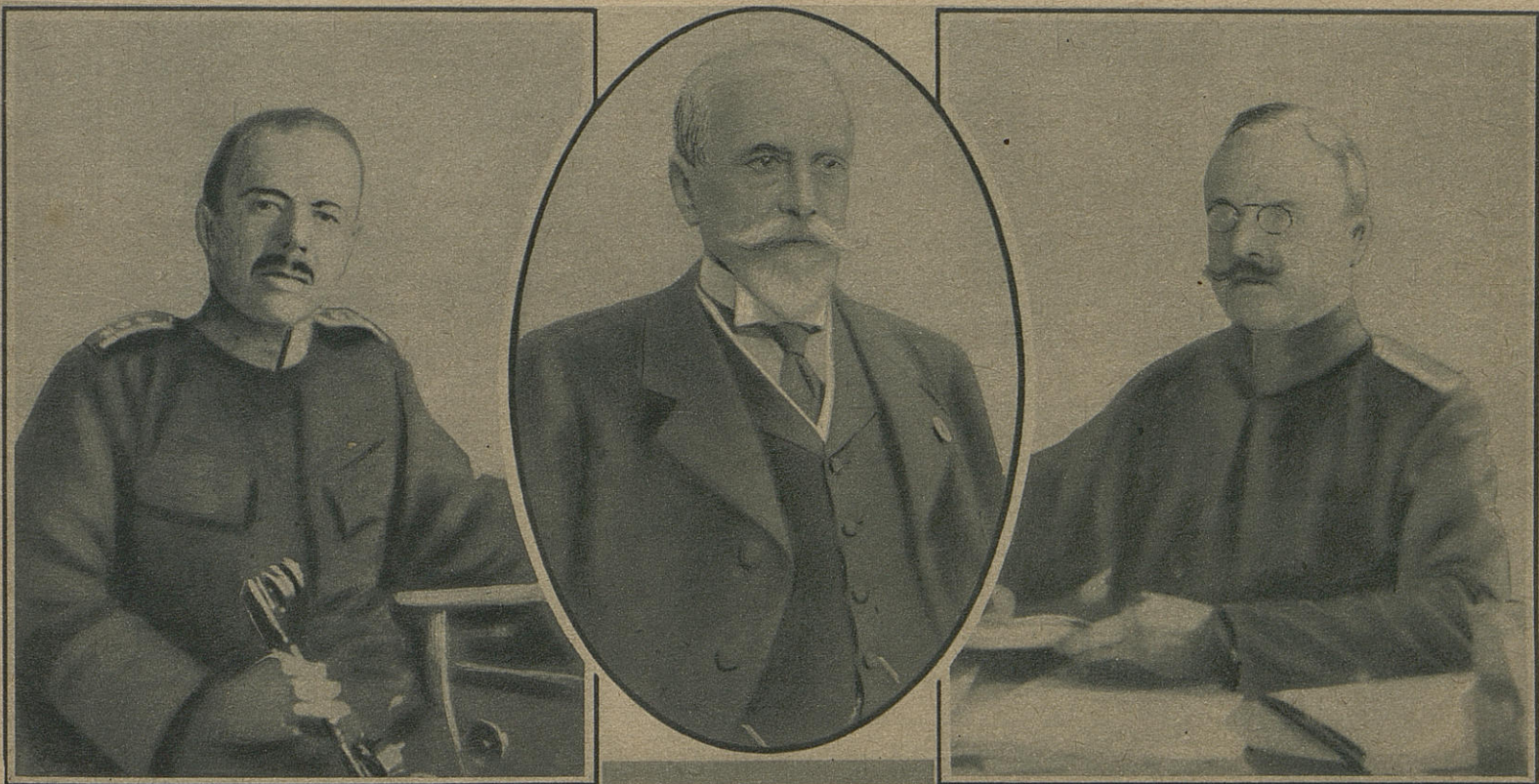
La côte du Poivre.

Dans une tranchée, les soldats attendent en chantant l'ordre de charger.

AUTOUR DE VERDUN, LES CIMETIÈRES DE LA FLEUR DES TROUPES PRUSSIENNES

La côte du Poivre, le Talou, la gare d'Eix-Abaucourt, autant de noms désormais célèbres, et où nos troupes ont contenu ces fameux régiments du Brandebourg, de la Silésie et du Hanovre. Près de 40.000 d'entre eux sont tombés là pour ne plus se relever, et leurs

cadavres s'amoncellent sur ces pentes couvertes de neige, et dont nous donnons ici les photographies, prises en juin dernier, lorsque le printemps les parait encore de toutes ses fleurs. Tous ces villages ne sont plus que des cimetières, d'immenses charniers d'Allemands.



Colonel de Wattenwyl.

M. Ador,
Président de la Croix-Rouge de Genève.

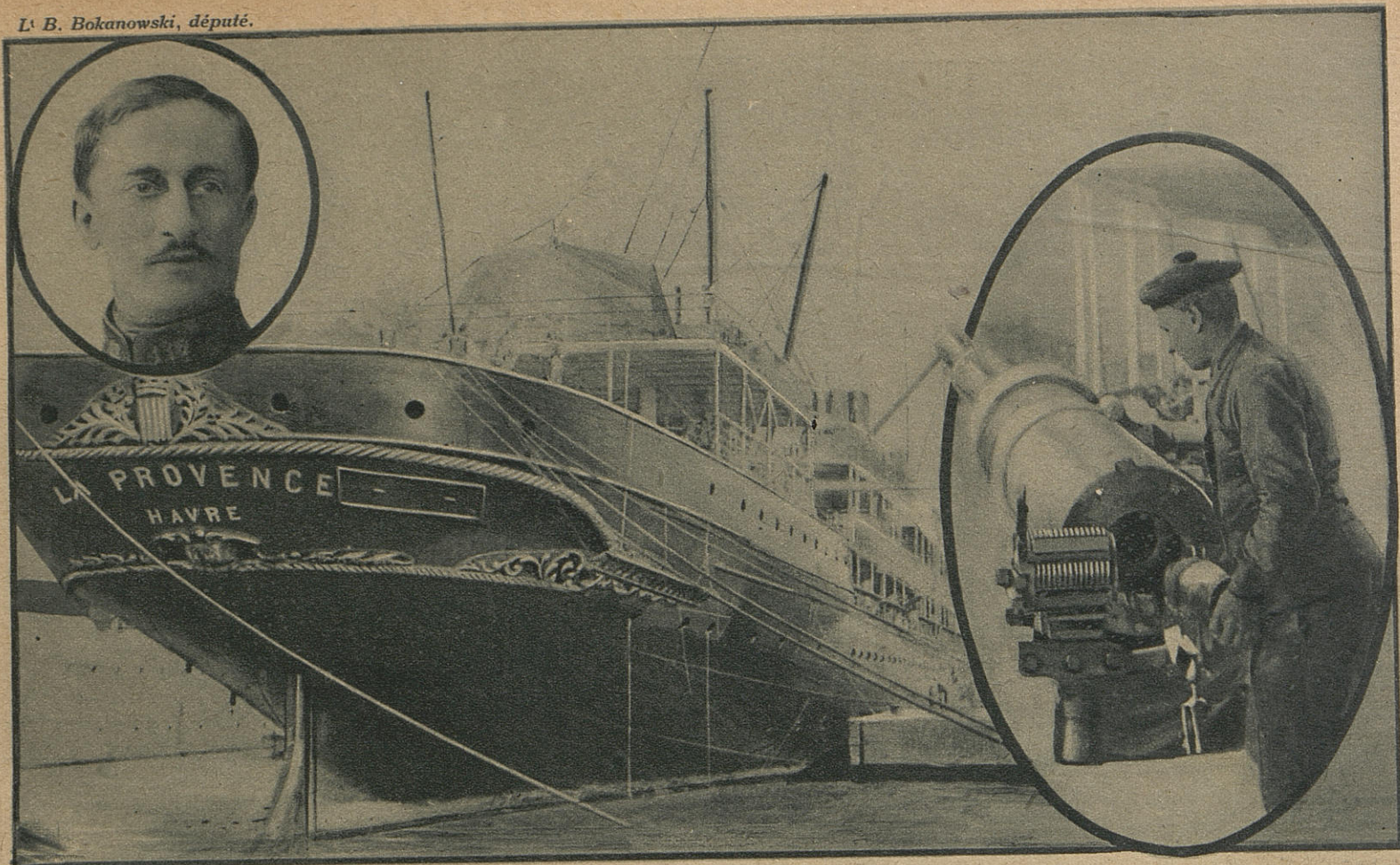
Colonel Egli.

S'IL Y A EN SUISSE " LES DEUX COLONELS " IL Y A AUSSI, IL Y A SURTOUT, M. ADOR

On vient de juger à Zurich les deux colonels Egli et de Wattenwyl poursuivis pour avoir communiqué à des puissances belligérantes, en l'espèce l'Autriche et l'Allemagne, des notes secrètes sur les opérations des puissances de l'Entente. Le tribunal de Zurich, présidé par M. von Sprecher, a acquitté les deux colonels. Quoi qu'il en soit, les Français

ne doivent pas oublier que s'il y a la Suisse " des deux colonels ", un peu trop éprise de la force allemande, il y a aussi toute cette Suisse si généreuse, si hospitalière à nos grands blessés, et qu'il y a encore et toujours M. Ador, à qui plus de cent mille Françaises doivent d'avoir vu venir le terme de leurs peines et de leurs angoisses.

L. B. Bokanowski, député.



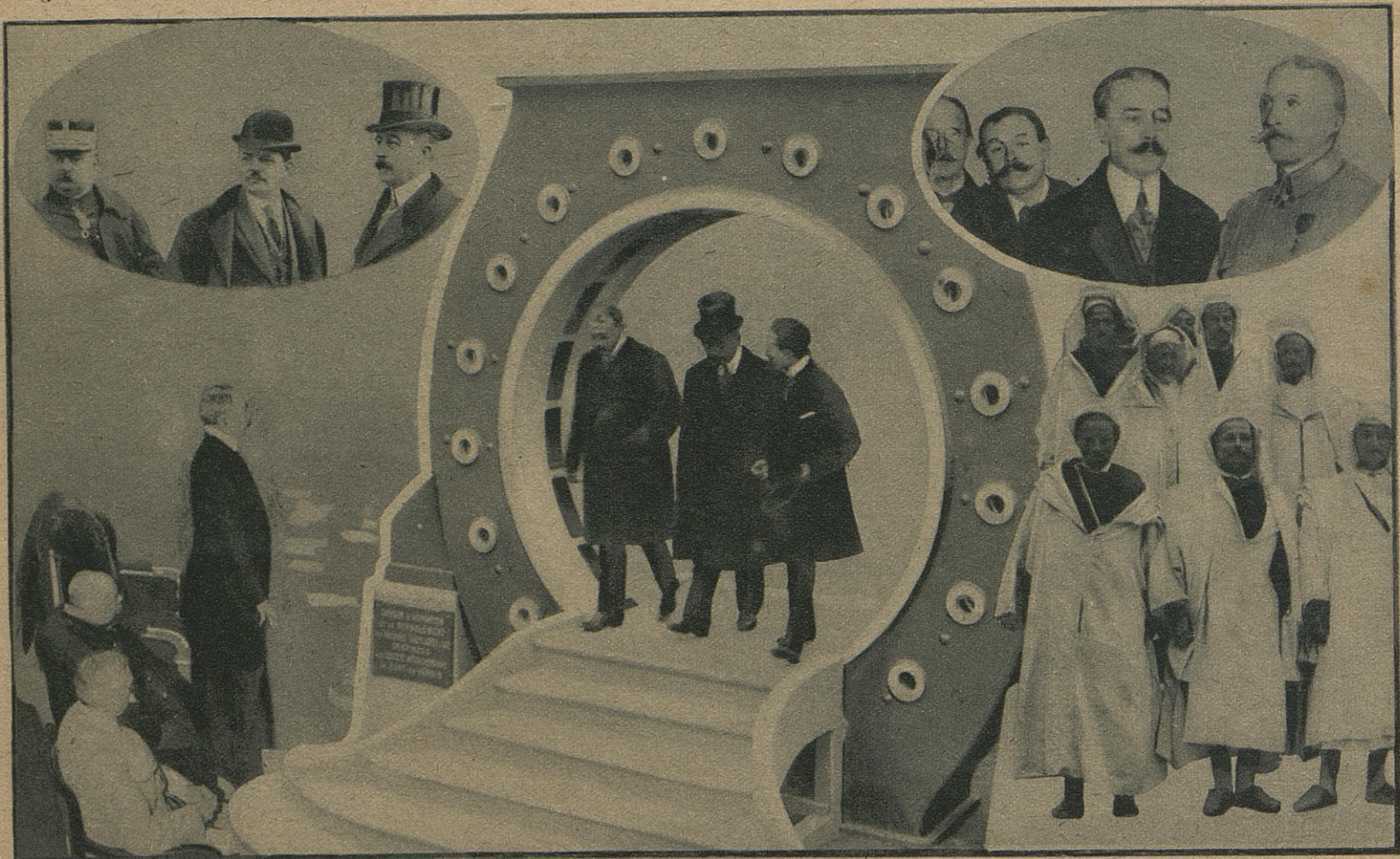
LE NAUFRAGE DU CROISEUR AUXILIAIRE " PROVENCE II " (26 février)

C'est le 26 février que le croiseur auxiliaire " Provence II ", momentanément affecté au transport des troupes en Orient, a été coulé dans les eaux de la Méditerranée. Une bonne partie de l'équipage a été sauvée. Un député de Paris qui était à bord,

M. Bokanowski, dont on voit le portrait en médaillon, a fait un récit détaillé des circonstances encore inexplicables, à l'heure où nous mettons sous presse, dans lesquelles le vaisseau a péri. A droite, un des canons de marine du bord.

De gauche à droite : MM. Rault, Herriot, Clémentel.

A droite : le général d'Amade.



M. Clémentel, ministre du Commerce, parle.

Dans un des stands de l'Exposition.

Les notables marocains à la foire.

LA FOIRE DE LYON VA SUPPLANTER LA FOIRE DE LEIPZIG

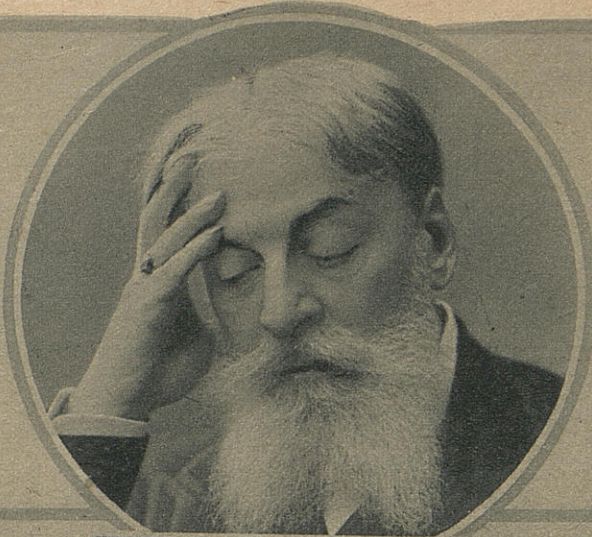
La lutte contre l'Allemagne n'est pas seulement une lutte à coups de canon. C'est aussi une bataille commerciale qu'il faut mener sur les marchés du monde. Lyon et son maire, Edouard Herriot, viennent, sur ce terrain, de donner le signal de l'attaque.

C'est Leipzig et sa foire annuelle qu'ils ont visée en ouvrant, le 1^{er} mars, en présence du ministre du Commerce, la foire de Lyon, où plus de 1 000 exposants sont représentés. Cette renaissance de la vie économique de notre pays méritait d'être signalée.

EN MARGE DE LA GUERRE



Le 1^{er} colonel Driant, député de la Meuse, porté comme disparu aux premiers combats de Verdun où il commandait brillamment un régiment de chasseurs.



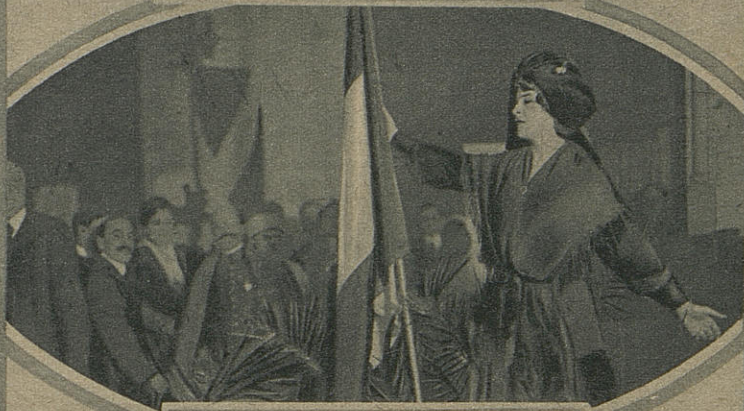
Mounet-Sully, le glorieux doyen de la Comédie-Française où il incarna magnifiquement tous les grands rôles du répertoire classique, meurt à l'âge de 75 ans.



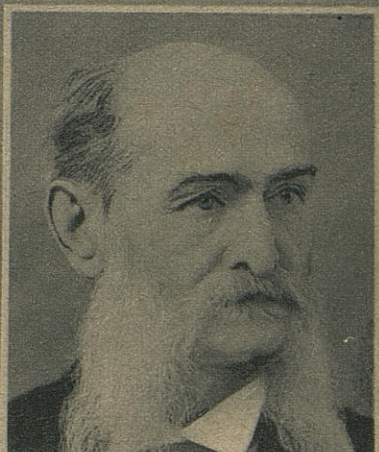
Le contre-amiral Salaun, le marin réputé, est appelé au commandement en chef de la division navale du corps expéditionnaire d'Orient.



S. M. la reine douairière Élisabeth de Roumanie — en littérature Carmen Sylva — succombe à Bucarest le 2 mars.



Nelly Martyl, coiffée d'un bonnet d'Alsacienne, chante la "Marseillaise" devant les parlementaires anglais à l'hôpital canadien du Docteur Bonnet, rue de la Chaise.



M. Marcora, président des Députés d'Italie, exprime son admiration à l'armée française qui se bat sous Verdun.



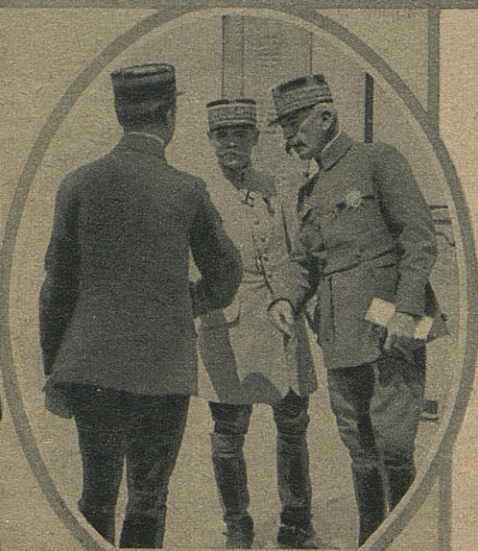
Le général Sacraïl (X) accompagné du général Bailoud (=), qui commande en second, fait visiter notre camp retranché de Salonique au général Maschopoulos (V).



Le cardinal Mercier, le grand primate belge, quitte Rome au milieu des manifestations de la foule qui lui fait une ovation au moment de son départ.



Le nouvel ambassadeur du Japon à Paris et sa famille. On sait qu'il a été reçu par le Président de la République avec les marques d'une sympathie particulière.



Un instantané du général Humbert, l'un des grands chefs de l'armée de Verdun. A sa droite le général Lyautey, dont il fut le collaborateur au Maroc.

UNE SEMAINE DE GUERRE : du 26 Février au 3 Mars 1916

SAMEDI 26. — Sur la côte du Poivre, violentes attaques allemandes infructueuses.

— Les Russes continuent leur poursuite des Turcs vaincus.

DIMANCHE 27. — En Perse, les Russes ont pris Kernanchah.

LUNDI 28. — Le *Malga*, steamer anglais, coule devant Douvres. 200 disparus.

— Le corps italien d'Albanie a évacué Durazzo pour Vallona.

— Ouverture à Zurich du procès des colonels suisses.

MARDI 29. — Nouvelles attaques infructueuses de l'ennemi à Douaumont et en Woëvre.

— L'Allemagne offre la Bessarabie aux Roumains.

MERCREDI 1^{er} mars. — Le croiseur auxiliaire *Provence II* coule en Méditerranée. Il transportait des troupes à Salonique. Plus de 400 hommes ont péri.

JEUDI 2. — Accalmie dans la région de Verdun.

— Les colonels suisses sont acquittés.

— Mort de Mounet-Sully, de la Comédie-Française.

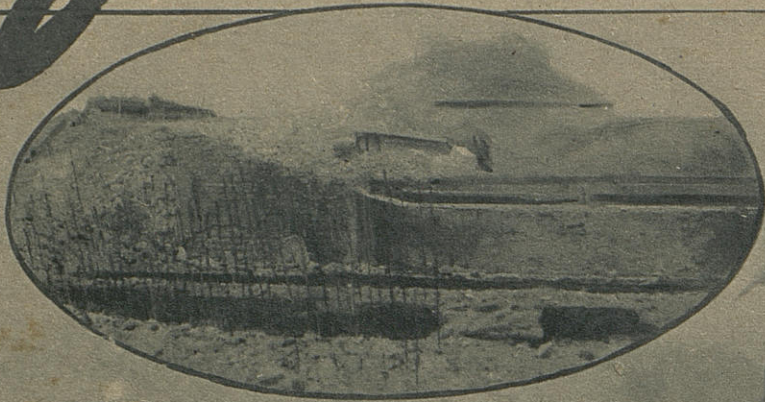
VENDREDI 3. — L'ennemi reprend ses terribles attaques, de la côte du Poivre à Douaumont. Il est partout contenu. Ses pertes sont considérables.

— Mort de la reine douairière de Roumanie, en littérature Carmen Sylva.



Gabriele d'Annunzio, le grand poète, le grand patriote italien, vient en service commandé — il est officier aviateur — de se blesser grièvement à l'œil gauche.

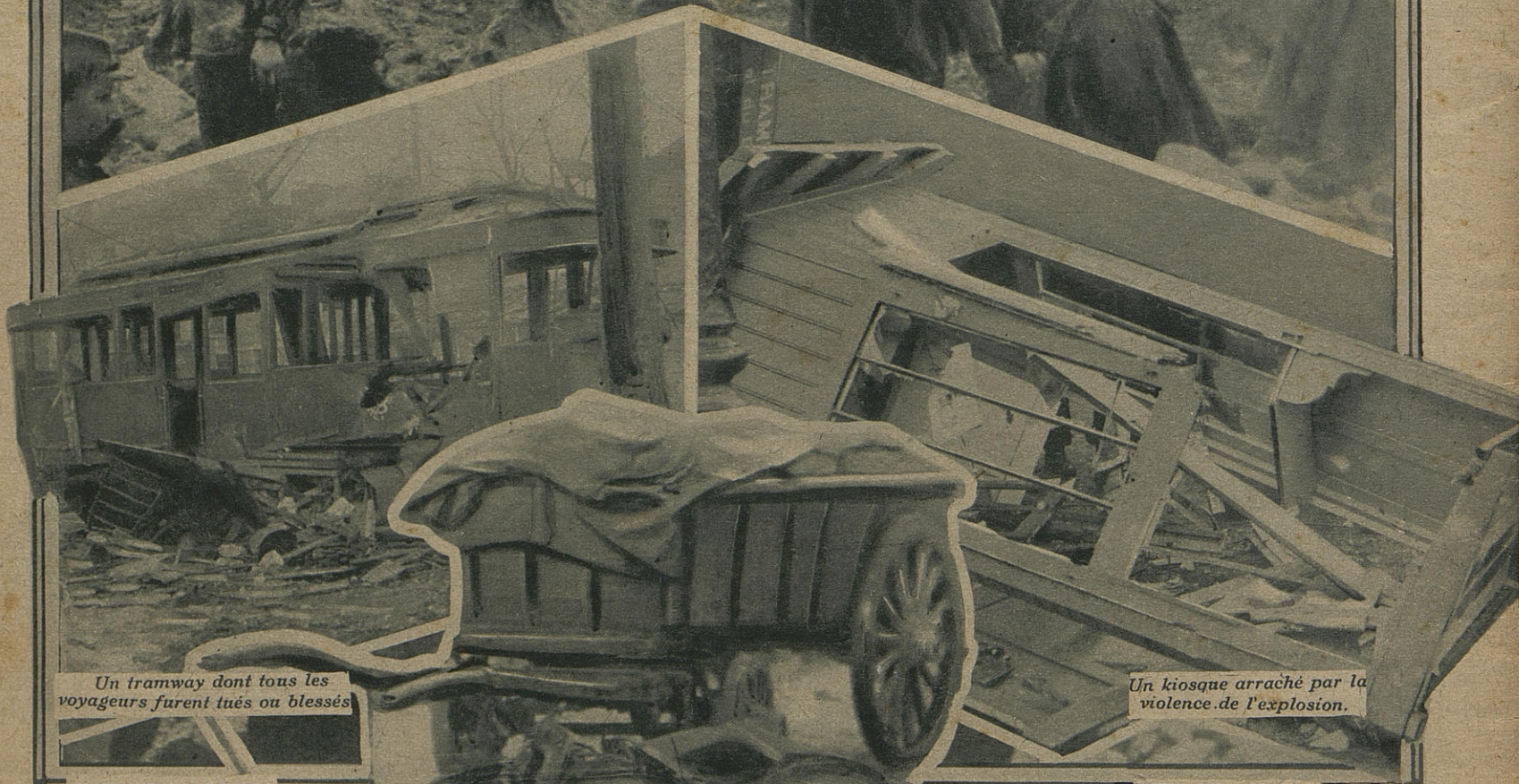
J'ai vu ...



Vue générale du fort après l'explosion.



Les pompiers recherchent les premiers cadavres.



Un tramway dont tous les voyageurs furent tués ou blessés.

Un kiosque arraché par la violence de l'explosion.

L'EXPLOSION

Elle eut lieu le samedi 4 mars à neuf heures et demie du matin dans une fabrique de grenades aménagée au fort de la Double-Couronne et fut formidable. Tout Paris l'entendit et dans beaucoup de maisons éloignées pourtant de plusieurs kilomètres du lieu de la catastrophe, les vitres furent brisées.

DE SAINT-DENIS

Nos lecteurs savent déjà par les récits détaillés des quotidiens les scènes d'horreur que ce sinistre provoqua. A l'heure où nous mettons sous presse, on ne connaît pas encore le nombre précis des victimes de ce deuil national.



Les chevaux d'une voiture qui passait, foudroyés.